Document generated on 10/11/2024 10:40 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

Un métier de coeur et de têtes
Rachel Tremblay de Cybèle Perruques

Eza Paventi

Number 99 (2), 2001

Le costume

URI: https://id.erudit.org/iderudit/26136ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Paventi, E. (2001). Un métier de coeur et de têtes : Rachel Tremblay de Cybèle Perruques. *Jeu*, (99), 134–137.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

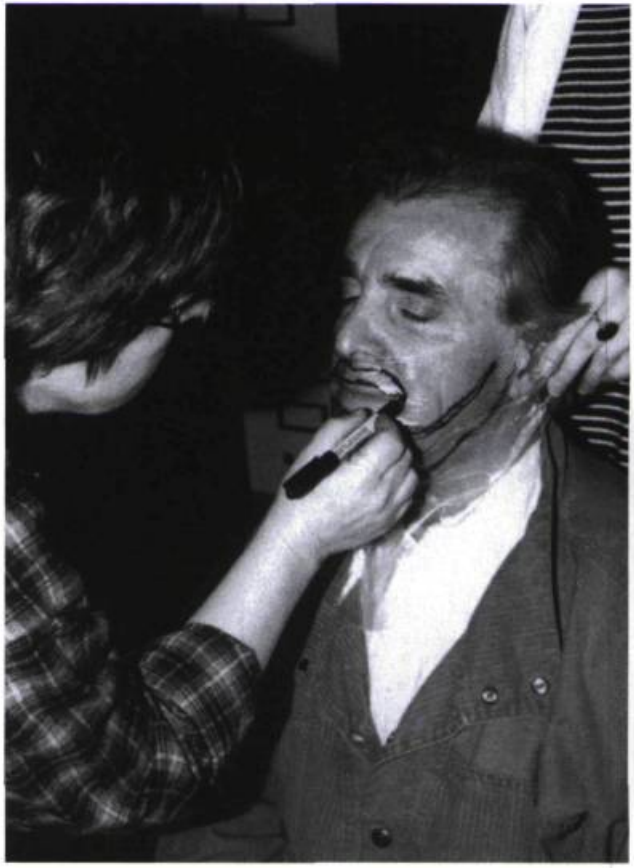
https://www.erudit.org/en/

EZA PAVENTI

Rachel Tremblay de Cybèle Perruques
Un métier de cœur et de têtes

Devant le seuil de l'atelier Cybèle Perruques, une femme à la barbe rousse m'accueille : « Bonjour ! Entre. J'ai un essayage à 10 heures ce soir. Si ça ne te dérange pas, je vais continuer à travailler pendant que je te parle. » Porter la barbe semble être l'une des nombreuses tâches que doit accomplir la fabricante de perruques. Au cours de notre entretien, Rachel Tremblay, propriétaire de Cybèle Perruques, enlèvera et remettra sa fausse barbe à maintes reprises afin d'y apporter les derniers ajustements.

Rachel Tremblay posant une barbe à Jean Besré pour son rôle dans *Hamlet*, mis en scène par Guillermo de Andrea au Théâtre du Rideau Vert. Photos : Suzane O'Neill.



Au moment de notre rencontre, l'artisane s'affaire à la confection des perruques, des barbes et des sourcils des personnages de *la Caverne*, la plus récente création de Dominic Champagne. Dans l'atelier, ses trois assistants travaillent avec autant d'ardeur. Darcey Gauthier pratique méticuleusement l'implantation de cheveux, un procédé qui consiste à fixer un cheveu à la fois sur un tulle. Dans un autre coin du loft, Gisèle Grenon et Diane Lemay terminent la mise en pli des perruques que porteront Julie Clément et Nathalie Claude. Parmi les quatre complices règnent un calme et un silence désarmants.

C'est le silence dans lequel travaille le perruquier qui a séduit Rachel Tremblay, il y a dix-huit ans. À cette époque, la jeune couturière de formation refuse de s'enfermer dans un atelier bondé de machines à coudre bruyantes. Le hasard veut que son cousin, propriétaire d'un atelier de perruques, lui demande de venir l'assister. Son travail d'alors consiste à coudre des bandes de cheveux sur des perruques déjà fabriquées. Elle n'a pas le temps d'apprendre à maîtriser d'autres techniques puisque son cousin meurt subitement six mois plus tard. Dès lors, tout s'enchaîne très vite. On lui offre un contrat pour une pièce présentée au Théâtre d'Aujourd'hui. Elle accepte tout en sachant qu'elle doit

confectionner plusieurs perruques. C'est à ce moment qu'elle prend conscience de son manque de formation. « J'avais beaucoup de perruques à faire et je ne savais pas trop comment m'y prendre. Et c'est ça qui m'a stimulée. Je me suis débrouillée. Après le spectacle, je savais que j'allais pouvoir m'épanouir grâce à la pratique de ce métier. Mais je devais d'abord l'apprendre. »

Où et comment peut-on apprendre le métier de perruquier à Montréal au début des années 1980 ? Rachel Tremblay se rend rapidement à l'évidence : elle doit s'exiler pour suivre une formation. « J'ai appris mon métier à Paris. Je suis parvenue à me trouver un stage non rémunéré sur la production de *Cyrano de Bergerac* au Théâtre de Mogador. D'un point de vue financier et professionnel, cela a été difficile. J'étais l'assistante d'un Allemand frustré qui travaillait au noir à Paris. Je n'avais pas d'argent, mais je voulais tellement apprendre à faire des perruques ! Pour moi, c'était la fin du monde... Je n'ai pas changé d'idée. »

Malgré tout l'investissement que son métier lui demande, Rachel Tremblay est toujours aussi passionnée par ce qu'elle fait. Première étape de son travail : une rencontre avec le costumier. À ce moment, l'« artisane artiste », une expression qu'elle emploie pour se définir, lit le texte de la pièce. Aussi, elle observe les photos ou les dessins que lui fournit le costumier. En fonction du budget de la production, les deux concepteurs s'entendent sur le type de perruque à fabriquer.

La deuxième étape consiste à prendre les mesures de la tête du comédien. Rachel Tremblay pose généralement son ruban à mesurer sur huit endroits différents ; d'une oreille à l'autre, d'une tempe à l'autre, autour du front, etc. Ensuite, elle recouvre la figure du comédien d'un sac de plastique, ce qui lui permet de « prendre ses empreintes », c'est-à-dire de tracer le contour de la ligne de démarcation entre les cheveux et la peau du front.

Vient ensuite l'étape de la conception. Deux choix s'offrent à la fabricante de perruques. Elle peut acheter une perruque et la modifier en fonction des empreintes du comédien. Dans ce cas, elle coud un tulle sous la perruque et implante des cheveux aux endroits nécessaires. L'artisane emploie cette technique la majeure partie du temps. Sinon, il faut créer complètement la perruque. C'est-à-dire qu'elle doit acheter une grande quantité de cheveux, naturels ou synthétiques, et

les enfiler un à un à l'aide d'une aiguille dans chacun des petits trous du tulle. Un vrai travail de moine !

Une fois les cheveux implantés, il faut les couper, les amincir et les peigner. La conceptrice de perruques utilise les mêmes instruments que le coiffeur : ciseaux, tondeuse, gel et fixatif. Parfois elle doit les teindre. Selon le type de matériau avec lequel la perruque a été fabriquée, elle utilise de la teinture à cheveux ou de la teinture à vêtements.

La propriétaire de Cybèle Perruque estime qu'il faut compter entre 15 et 60 heures pour la conception d'une perruque. Cela dit, plusieurs heures sont parfois uniquement consacrées... à l'expérimentation. « Je suis encore à l'école. J'apprends toujours. » Rachel Tremblay se souvient en particulier d'un contrat qui lui a fait perdre de nombreuses heures de sommeil. « Je devais concevoir une perruque d'époque pour France Castel, qui jouait dans la comédie musicale *I*, au Théâtre Saint-Denis. Mon défi consistait à trouver le moyen de construire une structure d'osier ou de métal pour la perruque, sans que celle-ci devienne trop lourde à porter. J'ai acheté un chalumeau. J'ai appris à faire de la soudure. Ça n'a pas fonctionné. Tous les gens autour de moi étaient persuadés que j'allais réussir, sauf moi. J'ai trouvé ça difficile parce que je ne pouvais solliciter personne pour obtenir des conseils. Je devais moi-même trouver la solution. Pendant cette période, j'ai vécu d'immenses joies et de grandes peines. J'ai finalement réussi à fabriquer une perruque de deux pieds qui pèse deux livres et demi. »

Rachel Tremblay refuse d'abandonner une tâche, même si elle est ardue. D'après ce qu'elle laisse entendre, cette attitude lui a permis de se tailler une place dans le monde du spectacle. « Je collabore depuis des années avec les mêmes personnes. Je ne dirai jamais non à François Barbeau ou à Mérédith Caron s'ils me proposent un contrat à la dernière

minute. Même si je dois travailler jour et nuit. » L'« artisane artiste » perçoit le Québec comme un gros village : « Tout le monde se connaît et tout se sait rapidement dans le domaine théâtral. » Cela comporte à la fois des avantages et des inconvénients. Puisqu'elle est l'une des seules spécialistes à Montréal, le travail ne manque pas. Par contre, le nombre de contrats obtenus lui permet tout juste de toucher un salaire décent. Aussi, parce que le milieu est si petit, la conceptrice doit se renouveler constamment. « C'est déjà arrivé qu'un spectateur reconnaisse une perruque que j'avais fabriquée pour une pièce deux ans plus tôt. Je l'avais modifiée, bien sûr, mais visiblement pas assez. »

D'un autre côté, l'artisane jouit de son rapport privilégié avec les artistes de la scène. « Je connais assez bien les comédiens québécois pour savoir qui va porter quel type de perruque. Il y en a qui sont moins à l'aise avec une couleur ou une autre. Il y en a qui aiment porter des perruques serrées, d'autres pas. Je discute beaucoup avec eux. En ce moment, par exemple, je sais que je dois faire une perruque pour Pierre Lebeau, qui interprète le pianiste dans *Novecento*, présenté au Théâtre de Quat'Sous. Déjà, en lui parlant au téléphone tout à l'heure, j'imaginais sa tête et ce que j'allais lui mettre dessus. »

« Je conçois la majeure partie de la perruque dans mon esprit avant que mes mains se mettent à l'ouvrage, admet Rachel Tremblay. J'imagine le comédien sourire ou pleurer avec la tête que je m'apprête à lui fabriquer. Pendant qu'il cherche son personnage, je le cherche aussi. J'ai choisi de me tourner vers le théâtre parce qu'on travaille en équipe. Je collabore avec le costumier, le comédien, l'éclairagiste, le scénographe… Au-delà du spectacle et du travail à faire, il y a les rapports humains. C'est ce que j'aime dans mon métier. »

Ce métier lui demande à la fois beaucoup de cœur et de temps. L'investissement personnel est énorme. Pendant la période des fêtes, Rachel Tremblay a passé plus de soixante-douze heures par semaine à l'atelier. Elle avoue d'emblée qu'il lui arrive souvent de se coucher le soir en pensant à la façon dont elle va réaliser son produit le lendemain. Au bout du compte, le plus grand salaire de l'artisane est le résultat de tout cet investissement. « Je me souviens d'une comédienne, Léo Munger, qui est venue ici pour essayer sa perruque. Elle l'a mise sur sa tête et, dès qu'elle s'est vue dans le miroir, elle s'est exclamée : "Ça y est, je le vois. Je vois le personnage." C'était sa façon de me dire merci. » **j**

Perruque vertigineuse créée par Rachel Tremblay de Cybèle Perruques pour France Castel dans la comédie musicale *I* de Marc Drouin. Photo : Laurence Labat.